

La pièce de théâtre

Première version octobre 2016

Scène 1

A. (*répétant*) « Koprzywnica », « Kopr... Zywni... »

B. C'est quoi ?

A. (*il essaie de prononcer, puis*) C'est le nom de la ville où il est né.

B. Jankiel Fensterszab ?

A. (*essayant toujours, puis*) Oui

B. « Kopr ... » ?

A. (*y parvenant à peu près*) « Koprzywnica ». C'est difficile à prononcer. Et puis il parlait peu de cette période de sa vie. Donc, Ida, sa fille, n'a pas dû l'entendre souvent prononcer ce nom.

B. C'est en Pologne ?

A. Oui une petite ville de Pologne. Un shtetl

B. pourtant Ida, un peu plus loin parle d'un village, « c'était quand même tout petit »

A. Il y est né en 1898

B. Et il y est resté longtemps à « Kopr... » ?

A. Et bien, Ida nous dit qu'il est arrivé à Paris en 1923 après être resté trois ans à Berlin.

B. Donc, il est resté en Pologne jusqu'en 1920 ?

A. Vraisemblablement

B. C'est-à-dire jusqu'à 22 ans ?

A. Oui. Si l'on compte, ça fait presque la moitié de sa vie.

B. Mais nous savons très peu de choses sur cette période ?

A. Très peu : l'enfance à la boulangerie paternelle, l'apprentissage chez un tailleur à 14 ans.

B. Imaginons...

Scène 2

C. A la boulangerie, les ménagères du village venaient cuire des fournées de petits gâteaux aux œufs ou des marmites de nouilles.

D. et le vendredi soir elles apportaient des marmites pour le shabbat, avec de la viande, des pommes de terre...Et le *tcholent* cuisait dans le four, toute la nuit pour le lendemain.

C. Le père, lui, devait faire et vendre des galettes, des miches de pain de seigle ou de froment, saupoudrées de grains de carvi ou de pavot, des crêpes, des gâteaux au miel, des beignets.

D. Le pétrin, la pâte couverte pour qu'elle lève bien, l'odeur des sacs de farine sur lesquels s'endormait parfois l'apprenti, le visage brûlé par les braises du four : tout cela, comment en parler ? De tout cela, rien n'aura été transmis ?

C. Trop loin. Il y a trop longtemps. On ne peut qu'imaginer. D'après des livres, des peintures, d'autres témoignages –peut-être- de situations identiques...

Scène 3

E. « Monsieur Jacques, téléphone ! »

F. Et lui, c'est qui, monsieur jacques ?

G. Jankiel, toujours lui. On francisait son nom : « Jacques ». Et sa femme c'était « madame Jacques »

E. Jacques Fensterszab (*il prononce « Zab »*) ?

G. Ca se prononce « Chab » en polonais : Fensterchab. Mais j'imagine que quand on disait « monsieur Jacques », on ne disait pas le nom de famille. C'était « monsieur Jacques » tout court. C'était la patronne du café d'à côté qui l'appelait comme ça. Elle entra dans la cour de l'immeuble et criait « Monsieur jacques, téléphone ! »

F. Et d'autres aussi ou juste elle ? C'était devenu son nom, ou seulement pour crier dans la cour, pour que la voix porte ?

G. Je ne sais pas, mais elle le disait.

E. « Monsieur Jacques, téléphone ! »

F. Et alors il descendait ?

G. Oui, il habitait au 2^{ème} étage. Alors il descendait. Tu comprends c'était pour le travail. Les maison pour lesquelles ils travaillaient le joignaient pas le café : il n'avait pas de téléphone. Alors ils descendait voir ce qu'ils lui voulaient, une nouvelle commande, un changement à apporter dans le col, qu'il fallait glacer alors que ce n'était pas prévu au départ, une livraison de travail à avancer, un rallongement du délai avant l'essayage, etc...

F. Le quotidien d'un tailleur, quoi !

G. C'est ça, il était tailleur sur mesure. Il travaillait chez lui pour de grandes maisons comme le Louvre, des grands magasins.

Scène muette chez les Fensterszab avec Jacques, Hélène (*sans les deux enfants qui dorment*) qui travaillent le soir sans faire de bruit, sans utiliser la machine. (*Travail avec le dé à coudre*), la mère faisant les boutonnières et le père cousant les épaulettes des vestons.

E. Monsieur Jacques, téléphone !

Texte de la pièce écrit par Diddier Lesour (il manque encore la scène 6). Didier attend qu'Ida apprenne le contenu des archives de Pierrefitte pour lui demander si elle accepterait que nous parlions des découvertes qui transforment un peu l'histoire de sa famille.

Deuxième version 29/11/2016

Scène 1 (remplace la scène 1)

K : Ça pourrait commencer comme ça (*il projette la photo de la pancarte avec le nom du village au début du siècle*). Un village

L : ou une ville, non ?

K : Un gros village. Pas un **shtetl**

L : Et ça se prononce comment ?

K : (*lisant la pancarte*) Koprzywnica

L : (*essayant de répéter, de prononcer*) : Kopr...zywni...

K : C'est là qu'il est né

L : Jankiel fensterszab ?

K : « Chab ». « S Z » en polonais, ça se prononce « Ch » : Fensterschab

(*Un temps, des photos défilent*)

L : Et sa maison ? On connaît sa maison ? Elle existe encore ?

K : On ne sait pas. On n'a pas la photo.

L : (*essayant toujours de prononcer*) Kopr...Koprzy... C'est imprononçable quand on n'a pas l'habitude.

K : Et Ida elle même n'a pas du l'entendre souvent prononcer ce nom. Il parlait peu de cette période de sa vie.

(*D'autres photos défilent*)

L : Il faut imaginer la Pologne au début du XXème siècle. Il y est resté longtemps à Kopr... ?

K : Jusqu'en 1920, et après 3 ans à Berlin avant de venir à Paris.

L : Finalement, ça fait la moitié de sa vie à peu près dans ce village ?

K : C'est ça, mais nous savons très peu de choses sur cette période

L : Presque rien !

K : L'enfance à la boulangerie paternelle, l'apprentissage chez un tailleur à 14 ans.

L : On pourrait regarder toutes ces photos à l'infini, il n'en sort finalement pas grand chose.

K : On ne sait pas. Il faut quand même les regarder. Toutes.

L : Elles ne nous apprennent rien sur lui. Mais ça peut être un point de départ.

K : ?

L : Pour nous. (*Désignant une photo*) La boulangerie, là. Ca pourrait être celle là.

K : Ou pas !

L : Mais on peut imaginer. On doit imaginer !

Scène 2 (2016)

C. A la boulangerie, les ménagères du village venaient cuire des fournées de petits gâteaux aux œufs ou des marmites de nouilles.

D. et le vendredi soir elles apportaient des marmites pour le shabbat, avec de la viande, des pommes de terre...Et le **Tcholent** cuisait dans le four, toute la nuit pour le lendemain.

C. Le père, lui, devait faire et vendre des galettes, des miches de pain de seigle ou de froment, saupoudrées de grains de carvi ou de pavot, des crêpes, des gâteaux au miel, des **Beiguels** et des **Knepflich**.

D. Le pétrin, la pâte couverte pour qu'elle lève bien, l'odeur des sacs de farine sur lesquels s'endormait parfois l'apprenti, le visage brûlé par les braises du four : tout cela, comment en parler ? De tout cela, rien n'aura été transmis ?

C. Trop loin. Il y a trop longtemps. On ne peut qu'imaginer. D'après des livres, des peintures, d'autres témoignages –peut-être- de situations identiques...

Scène 3 (193 ?)

(*Jankiel a toujours un centimètre autour du cou*)

E : « Monsieur Jacques, téléphone ! »

F. Et lui, c'est qui, Monsieur Jacques ?

G : Jankiel, toujours lui. On francisait son nom : « Jacques ». Et sa femme c'était « madame Jacques »

F : Jacques Fensterschab ?

G : J'imagine que quand on disait « monsieur Jacques », on ne disait pas le nom de famille. C'était « monsieur Jacques » tout court. C'était la patronne du café d'à côté qui l'appelait comme ça. Elle entrait dans la cour de l'immeuble et criait « Monsieur Jacques, téléphone ! »

F. : Et d'autres aussi ou juste elle ? C'était devenu son nom, ou seulement pour crier dans la cour, pour que la voix porte ?

G : Je ne sais pas, mais elle le disait.

E : « Monsieur Jacques, téléphone ! »

F : Et alors il descendait ?

G : Oui, il habitait au 2^{ème} étage. Alors il descendait. Tu comprends c'était pour le travail. Les maisons pour lesquelles ils travaillaient ne joignaient pas le café : il n'avait pas de téléphone. Alors ils descendait voir ce qu'ils lui voulaient, une nouvelle commande, un changement à apporter dans le col, qu'il fallait glacer alors que ce n'était pas prévu au départ, une livraison de travail à avancer, un rallongement du délai avant l'essayage, etc...

F : Le quotidien d'un tailleur, quoi !

G : C'est ça, il était tailleur sur mesure. Il travaillait chez lui pour de grandes maisons comme le Louvre, des grands magasins.

Scène muette chez les Fensterszab avec Jacques, Hélène (*sans les deux enfants qui dorment*) qui travaillent le soir sans faire de bruit, sans utiliser la machine. (travail avec le dé à coudre), la mère faisant les boutonsnières et le père cousant les épauettes des vestons.

E : Monsieur Jacques, téléphone !

Scène 4

M : Et plus tard à Coubron, en 42.

(Dans un coin Jankiel écrit une lettre à Ida en yiddish/De son côté Ida écrit une lettre à son père en yiddish)

→lecture alternée avec dialogue entre M et N)

N : On a des photos ?

M : Une. De la famille. Ce sont des cousins. C'est eux qui ont fait venir Jankiel pour le cacher.

N : (montrant la photo) : C'est qui là ? .Et lui ? On sait qui c'est lui ?

(Scène où Jankiel lit la lettre en yiddish, mètres autour du cou)

M : (Montrant Jankiel) Et lui ?

N : Lui, c'est Jankiel. Enfin, on l'imagine. Il vient de recevoir une lettre d'Ida.

M : On a une lettre ?

N : Non. C'est joué. On essaie d'imaginer.

M : Ida avait déchiré ses lettres à elles. Et celles qu'elle lui envoyait..., bien sûr... (*ellipse*)

N : Même pas une ?

M : rien. Plus rien

N : Juste le dé à coudre ?

M : Juste ça. Le dé de couturier. Rien que lui. Pas même le mètre ruban qu'il porte là (*il montre Jankiel qui lit la lettre*)

N : Si peu de choses, nous avons si peu d'indices.

M : si peu de traces

N : Alors, il faut imaginer (*Jankiel, le mètre autour du cou, finit la lettre d'Ida en yiddish –qu'il déchire après sa lecture ?-*) Ida lit la lettre qu'elle lui a écrite. Puis il sort.

Scène 5 (un dimanche matin, on entend une leçon de piano off. Jankiel a un cahier à la main)

H : (*Jankiel plaisantant, clownesque, burlesque, cabaret*) T'as le choix entre choir et s'asseoir

I : (*Ida, idem*) : On mange des anchois ce soir ?

H : (*insistant*) Non ! T'as le choix entre s'asseoir ou choir.

I : Si j'ai besoin d'un mouchoir ?

H : Non ! C'est choir ou s'asseoir, au choix.

I : J'fais l'choix d'choir.

H : soit ! Un temps alors ?

I : Alors quoi, Papa ?

H : Ben, tu sais bien : au futur antérieur !

I : Au... ? Mais j'l'ai pas appris Papa !

H : Mais alors, qu'est-ce qu'on t'apprend à l'école si tu ne sais pas conjuguer au futur antérieur !

I : Tu l'sais, toi, papa ? Il te l'a appris, le monsieur ? (*Elle fait un signe avec la tête vers le son du violon*)

H : Ca et le reste. Oui. Il faut le savoir.

I : alors, c'est quoi ? Dis, P'pa ! (*on entend tomber un meuble à côté*)

H : « Il aura chu »

I : (*reprenant le duo burlesque du début de la scène*) Laura Chu, c'est une copine de classe

H : mais non ! Voyons ! J'aurai chu, tu auras chu...

I : (*l'interrompant*)... Parachute !

H : Chut ! Il aura chu. Et zut ! Et flûte ! Et chut !

I : Ben moi, j'le connais au futur

H : Qui donc ?

I : Choir. Le verbe choir. Comment on dit au futur ?

H : (*silence*) Ben...ch...

I : Mais alors, qu'est-ce qu'il t'apprend le monsieur, si tu ne sais pas conjuguer au futur ?

H : Tu l'sais, toi, Ida ? On te l'a appris, ça, à l'école ?

I : Hé !

H : Alors, c'est quoi, Dis, fille ?

I : (*imitant la grand mère du Petit chaperon rouge*) : « Tire la chevillette et la bobinette cherra »

H : «Cherra ? C'est ça ? Bon, ils t'apprennent quand même quelque chose alors. (*le violon s'arrête, le professeur entre*). Et bien, vous êtes content de votre élève ?

J : (*Le prof de français et de violon*). Il progresse, il progresse. A nous deux, maintenant, monsieur Jacques

H : (*Serrant son cahier*) On y va (*à sa fille qui s'apprête à le suivre, d'un faux air important*) C'est pas pour toi. (*malicieux*) le futur antérieur, c'est pour les adultes !.

Scène 7 (*Réunion de famille ou évocation de Berlin*)

(A table avec du thé et des gâteaux. Ils -quelqu'un ou Jankiel ?- chante(ent) en Yiddish une chanson traditionnelle)

O : (Jankiel): celle là tu te souviens, on l'a entendu pour la première fois ensemble au Kadeko à Berlin ?

P : (Chaja) : Je me souviens, mais c'était avant qu'il y ait le Kadeko

O : C'était pourtant dans une revue de Max Ehrlich ?

P : oui, mais c'était avant, en 21 ou 22, peut-être. Enfin, on venait de se rencontrer.

(Ils se souviennent)

O : Ce qu'on pouvait sortir à cette époque !

P : Rudi Nelson ! .

O : Les revues de Weimar...

P : La première fois qu'on s'est embrassé c'était à la sortie d'un spectacle sur le Ku'damm

O : Je me souviens l'histoire d'un **Schlemmilh**. Comment ça s'appelait déjà ?

P : Gimpel. Gimpel le Naïf. Ca nous rappelait la Pologne

Scène 7 bis (*Dans un cabaret berlinois en 1921*)

Entrée au théâtre, scène muette d'installation avec distribution de programme et annonce de spectacle par le « conférencier » (*maître de cérémonie, présentateur, monsieur Loyal*)

→*Impro courte et muette (sauf un mot de présentation de Gimpel le Naïf)*

-Gimpel, la lune est tombée sur la ville de Turbin

-(G) : Oh mon Dieu ! Est-ce possible ?

-Gimpel, le rabbin a donné naissance à un veau de sept mois.

-(G) : Ça alors !

-Gimpel, une vache a volé au-dessus du toit et a pondu des œufs en cuivre

-(G) Voyons, c'est une blague ? Vous me **Vorschmussé** ?

-Quoi ? Tu refuses de nous croire ? Traiterais-tu les habitants de Frampol de menteurs ? de

Schkormasager ?

-(G) : Non ! Bon alors mais c'est rare. C'est la première fois que j'entends une chose pareille !

-**Oumbeshrié** Gimpel, le Messie est arrivé, les morts ont ressuscité.

-(G) : Comment est-ce possible ? Je n'ai pas entendu le **Shofar** ?

-Tu es sourd alors, nous, nous l'avons entendu.

-Gimpel, ton père et ta mère sont sortis de leur tombe et ils te cherchent

-(G) : Seigneur, j'y vais. Je ne veux pas les faire attendre (→*rires moqueurs de tous au cimetière où deux comparses font les « ressuscités »*)

-Conférencier conteur : Voilà comme il est ce **Schlemmich**, mais comme le dit le rabbin, mieux vaut être naïf toute une journée que méchant une heure. Celui qui ridiculise un de ses frères a perdu le monde à venir. Et bien ce naïf, cet idiot, le village a décidé de le marier avec une **Yidenè**, « une excellente fille juive ».

-Elke : (*en train de laver du linge*) Donc le voici le naïf. Attrape un tabouret et pose tes fesses.

-(G) : Dis moi la vérité, es-tu vierge ? Ce petit bâtard est-il vraiment ton frère ? N'essaie pas de te moquer de moi. Je n'irai pas sous le dais nuptial avec une putain.

-Elke : **Nèbish**. Comment peux-tu parler ainsi à une orpheline ? J'ai **ra'hmoness** sur toi ! Je pourrai épouser n'importe qui. Tu devrais te sentir honoré. Et d'ailleurs sache que j'exige une dote de 50 **Golden**. Si je ne les obtiens pas, on peut m'embrasser là où je pense.

-(G) : D'habitude c'est la fiancée qui apporte la dote, pas le **Hossen**.

-Elke : Pas de discussion. C'est oui ou c'est non. Si ça ne te plaît pas, tant pis pour toi, **Schnorrer**.

-Le conférencier : Au mariage, des invités apportèrent un berceau. Gimpel demanda : « Pourquoi un berceau ? » « Ne t'inquiète pas » fut la réponse « Ça servira un jour ». Et en effet, ça servit plus tôt qu'il ne s'y attendait.

(*Scène muette d'accouchement où les sages femmes rient sous cape Masetof Gimpel ! et où Gimpel découvre la fibre paternelle. Mais après tout des choses semblables sont mentionnées dans la Guemarah* : « Adam et Ève étaient deux en se couchant et quatre en se relevant ». Alors 5 mois, mon Dieu... ! Chaque femme est l'arrière petite fille d'Ève. Quelques mois après il revint plus tôt que prévu de son travail.

(*Scène muette où Gimpel surprend les deux au lit*) À sa place, un autre aurait hurlé au point que la moitié de la ville serait arrivée en courant. Mais lui pensa : « A quoi bon troubler le sommeil du petit ? Quelle faute ce moineau a-t-il commise ? Tout ça c'est des **Schtouss** ». Et il retourna dormir à sa boutique. Mais le lendemain, il parla à Elke :

-(G) : Qui dormait à côté de toi cette nuit ?

-Elke : Quoi ? De quoi est-ce que tu veux parler ? Tu es **schôtè** ?

-(G) : Tu sais très bien de quoi je veux parler

-Elke : Que ce que j'ai rêvé cette nuit te démolisse la tête, le corps et la vie ! Un esprit mauvais s'est emparé de toi et te brouille la vue. Misérable **Schlemmasel**. Sors d'ici ! **Schkormasager**, monstre, brute ! **Amorets**, Crétin ! Sors d'ici sinon je crie jusqu'à ce que tout Rampol arrive ici !

-(G) (*pour lui*) Cela suffit. Je me laisse avoir depuis trop longtemps. Elle me **gehoutz** sans arrêt. Il y a une limite à tout, même à la naïveté de Gimpel.

Le conférencier : Il alla consulter le rabbin. Et les mêmes qui l'avaient forcé à se marier, le forcèrent à divorcer. (*Temps*) Mais la nuit, ils lui manquaient tellement, elle et l'enfant. Il aurait voulu être fâché contre elle, mais après tout, chacun peut faire une bêtise un jour ou l'autre. Et puis, peut-être qu'il n'avait pas bien vu. Pourquoi ne pas la croire elle ? Si aujourd'hui vous ne croyez pas votre femme, demain vous ne croirez pas en Dieu. Aussi lorsqu'elle mourut vingt ans plus tard et qu'elle l'appela sur son lit de mort :

-Elke : Gimpel ne sois pas **broguess**, pardonne moi.

-(G) : Qu'y a-t-il à te pardonner ? Tu as été une bonne et fidèle épouse

Le conférencier : Et il ne lui en laissa pas dire davantage. (*Un temps*)

En vérité, le mensonge n'existe pas. Si telle chose n'arrive pas à Hotzmakh, alors ce sera à Gromman. Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ou dans un an, ou même dans cent ans. Quelle différence cela fait-il ?

Souvent en écoutant tel ou tel récit, nous pensons « C'est impossible, cela n'a pas pu se passer », Et puis un an ou deux après c'était devenu vrai.

(Les acteurs du cabaret saluent les « spectateurs ». Jankiel et Chaja qui se lèvent ensuite et sortent. Les mêmes en 1936 à Paris, rêvent un moment de leur jeunesse, puis chanson yiddish par les invités.

Ou plutôt tous se figent, la lumière baisse progressivement, monte le bruit d'un train qui roule. Noir et dans le noir « Auschwitz Maïdanek, Treblinka » par Jordi Savall ou Shalom Katz (El Moleh Racharim)

(Voix off) Kilomètres séparent Kolprzywnica de Treblinka

Lettre d'Ida à son père (Texte traduit par Rachel Samacher)

Jeune-Lié le 2 octobre 1942

Mon cher Rampou,

J'espère que tu vas pour le mieux pour toi. Je pense bien souvent à toi et à Dolphi, vous me manquez beaucoup....

Ici mes journées sont bien occupées. Je vais à l'école toute la semaine. Mme Picard, la maitresse est très gentille avec moi. Elle s'occupe de moi après la classe, m'aide à faire mes devoirs, me fait découvrir de nouveaux livres. J'ai beaucoup d'amis à l'école, on m'appelle la « petite parisienne » car j'ai gardé un fort accent de Paris. Mais maintenant je parle aussi le patois. Quand tu viendras je te dirai quelques mots.

Le dimanche, je reste avec Alice et son mari. Parfois elle m'envoie garder les moutons. Je m'en occupe avec Gardienne la chienne de la ferme. Le soir on épluche le maïs, ou alors on va chez des voisins. Rampou dis moi quand tu viendras me voir que je te garde des fromages de chèvre. Je sais que tu les aimes tant !

Je t'embrasse fort

Ida

Jeune-Lié le 2 oktober 1942

Mayn tayerer Rampou

Ikh hof az alles iz am besten bay dir. Ikh trakht Zeyer oft on dir un on Dolphi. Ikh benk nokh aykh...

Do zenen meine teg seyer basheftigt. Ikh geh in shul di gantse vokh. Froy Picard, di lererin iz zeyer voyl mit mir. Zi helft mir makhn di shul-arbet nokh der klas. Zi lost mikh entdekn naye bikher. Ikh hob asakh fraynt in shul, men ruft mikh « di kleyne Parisgrin » vayl ikh hob gehaltn a shtorkn parizer aktsent. Aber haynt red ikh oykh patua. Ven du vest kumen, vel ikh di zogn etlekhe verter oyf patua.

Zuntik blayb ikh mit Alice un ir man. Amol shikt zi mikh ophitn di shepsn. Ikh kuk oyf zey mit Gardienne, di huntke. In ovnt sheylt men dem Korn oder men geyt zu di shreynim. Rampou, zog mir ven du vest kumen mikh zen un ikh vel dir halten zign-keyz. Ikh veys az du host zey lib !

Ikh kush dikh Zeyer shtark,

Ida